Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Nicolas VIOLLE, « Intégrer la communauté malgré les stéréotypes. Fictions et témoignages littéraires d'écrivains issus de l'immigration dans l'Italie contemporaine », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026,
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2700

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

INTÉGRER LA COMMUNAUTÉ MALGRÉ LES STÉRÉOTYPES. FICTIONS ET TÉMOIGNAGES LITTÉRAIRES D'ÉCRIVAINS ISSUS DE L'IMMIGRATION DANS L'ITALIE CONTEMPORAINE

Integrating into the Community in Spite of Stereotypes. Fiction and Literary Narratives by Writers from Immigrant Backgrounds in Modern-Day Italy

Nicolas VIOLLE

CELIS, Université Clermont Auvergne

Résumé : Depuis la fin des années 1980, est apparu en Italie un véritable courant de littérature migrante. Initialement le fait d'auteurs italiens, il devient celui d'auteurs issus de l'immigration au cours des années 1990. Après s'être longtemps cantonné à exposer des histoires de vies montrant les innombrables difficultés auxquelles les étrangers font face, on dénote un infléchissement. Nous prenons en considération trois récits qui questionnent la société italienne sur son rapport à l'autre immigré, faisant apparaître les termes d'une discussion sur la question de l'intégration à une communauté nationale. Ces récits questionnent certains paradigmes relatifs aux possibilités de construction d'une communauté ou d'intégration à cette communauté (locale/nationale) d'une population initialement vue comme susceptible, justement par sa propre pratique communautaire, de fragmenter la cohésion de la communauté nationale. Et l'on se rend compte qu'une des clés tient dans la représentation de l'autre et dans la capacité des membres de la communauté d'accueil à refonder, pour ne pas dire déconstruire, leurs regards sur les étrangers. Cette question va de pair avec celles liées à la médiatisation de l'autre, véritable constante de notre contemporanéité, qui influe directement sur les représentations, donc sur cette construction communautaire.

Mots-clés : communauté, littérature migrante, représentation de l'autre, immigration en Italie

Abstract: A flow of migrant literature emerged in Italy from the end of the 1980s. Initially written by Italian authors, by the 1990s it was the work of authors from an immigrant background. After a long period when it was limited to stories showing the innumerable difficulties faced by foreigners, we have now seen a shift in direction. We look at three stories that pose questions on the relationship between Italian society and the immigrant 'other', revealing themes for discussion around integration into a national community. These stories call into question certain paradigms relating to the possibility of creating a community or integration into this

community (local or national) by a population that is initially viewed as being likely, through its own community practices, to disrupt up the cohesion of the national community. One of the main features that stands out is the representation of 'others', and the capacity of the members of the home community to reconstruct, if not to say deconstruct, their view of foreigners. This issue goes hand in hand with ones linked to mediatization of 'others', a major ongoing theme today, which directly influences representations, and therefore this community building.

Keywords: community, migrant literature, representations of 'others', immigration in Italy

Le filon de la littérature migrante contemporaine italienne permet de porter un regard renouvelé sur la question de l'intégration de la communauté. Entre 2019 et 2020, trois romans alimentent et renouvellent cette littérature de la migration italienne en prenant notamment en considération la question de la visibilisation des corps et les questionnements culturels qui lui sont inhérents ainsi que les étapes nécessaires qui mènent vers la communauté. Ce faisant, ils interrogent les dynamiques d'intégration dans une communauté nationale et les difficultés éprouvées par les immigrés ou leurs enfants pour s'y fondre. Nous proposons de nous arrêter sur les spécificités de ces trois récits mais, afin de bien en saisir l'originalité, nous commencerons par retracer brièvement les évolutions de la littérature de la migration en Italie et ses problématiques vis-à-vis de la communauté.

L'Italie qui ne comptait jusqu'aux années 1970 que quelques dizaines de milliers d'immigrés est devenue un pays d'immigration au cours des cinquante dernières années. Avec les arrivées massives d'immigrants, à partir de 1992, les médias italiens ont placé la question de l'immigration sous les feux de l'urgence et de la démagogie. La rhétorique populiste a pris le relais. Elle en fait la cause des multiples problèmes du pays et banalise la culture de la méfiance, les discriminations et le racisme.

La question de l'immigration alimente un débat sur l'édification d'une communauté nationale solide, avec comme corollaire la transformation d'une communauté nationale monolithique en une communauté multiculturelle. Au centre de ce débat figure la conception que les Italiens ont de la communauté, eux pour qui l'appartenance locale et régionale a longtemps primé sur le sentiment d'appartenance nationale, eux dont le multiculturalisme a largement été nourri par les apports des différentes régions italiennes.

L'idée de communauté en Italie renvoie à ce qui est commun, à ce qui est partagé par un ensemble de personnes : des comportements, des intérêts, une foi ou une confession religieuse (plutôt le catholicisme). Ce dernier aspect crée un point de clivage dans la mesure où de plus en plus d'Italiens ne sont plus catholiques, mais revendiquent leur athéisme ou la pratique d'une autre religion (bouddhisme, islam, etc.).

Cela débouche sur la constitution de ce qu'on nomme la « communauté liquide[1] », selon le modèle de Zygmunt Bauman : un ensemble social et politique qui se caractérise par une structure et un ordre variables avec des règles en constante évolution.

---

1. Andrea Manzella, « Commenti », *La Repubblica*, 8-2-2005, p. 17.

La décomposition et la recomposition des caractéristiques et des structures y sont rapides rendant incertaine son appréhension et donc la projection qu'un individu peut faire de lui dans cette société. Bauman a montré que cette société liquide accorde une place importante à l'apparence, aux corps, ce qui débouche sur une redéfinition de l'identité sociale au gré de modes qui se succèdent de plus en plus rapidement[2]. Cette évolution, observe-t-il, a rempli le vide laissé par l'abandon de l'idée de communauté[3] dans un sens général pour lui substituer une conception plus parcellaire de celle-ci où prévaut l'identité, supposée « librement choisie[4] » et encouragée, donc, par la diffusion massive de la mode[5] qui fait émerger de nouveaux esprits communautaires[6] en fractionnant un sentiment d'appartenance plus généralement partagé (des hippies au phénomène jeune, des punks aux emo et aux hipsters). Cela se produit au moment où l'immigration devient lentement un phénomène de masse en Italie (de la toute fin des années soixante à nos jours).

Dans le sillage de cette immigration, depuis la fin des années 1980, est apparue en Italie une littérature de la migration qui interroge les relations entre immigrés et Italiens et la redéfinition d'une communauté face à l'arrivée de cette population nouvelle où l'on peut discerner quatre temps[7]. D'abord celui d'auteurs italiens comme Edoardo Albinati[8] ou Sandro Veronesi[9] qui révèlent les peurs des Italiens face à l'immigration mais aussi la part d'humanité de ces individus et de ceux qui les accueillent. La présence d'étrangers dans ces récits est une tentative d'atténuer les stéréotypes sur les migrants qui commencent à circuler dans le pays, en particulier la conviction que la différence culturelle représente un abîme ou l'affirmation de ses liens avec la criminalité dans un pays marqué par le crime organisé. On y perçoit une volonté de maintenir vivant un sentiment d'appartenance à une communauté nationale dont on entrevoit une amorce dans cette littérature.

Avec les années 1990, vient le temps des auteurs de polars[10]. Ils mettent en scène l'étranger comme membre exogène de la communauté, clandestin ou délinquant[11]

---

2. Zygmunt Bauman, Thomas Leoncini, *Les Enfants de la société liquide*, Paris, Fayard, 2018, p. 19.
3. *Ibid.*, p. 19-20.
4. *Ibid.*
5. Georg Simmel, *Philosophie de la Mode*, Paris, Allia, 2013 [1905].
6. Victor W. Turner, *Le Phénomène rituel. Structure et contre structure*, Paris, Presses universitaires de France, « Ethnologies », 1990.
7. Vittorio Valentino, « La figura del clandestino nella letteratura delle migrazioni in Italia », *Dialoghi Mediterranei*, n° 40, 2019 [En ligne] URL : https://www.istitutoeuroarabo.it/DM/la-figura-del-clandestino-nella-letteratura-delle-migrazioni-in-italia/
8. Voir Edoardo Albinati, *Il Polacco lavatore di vetri*, Milan, Longanesi, 1989.
9. Voir Sandro Veronesi, *Gli Sfiorati*, Milan, Bompiani, 1989.
10. Voir Daniele Comberiati, *Scrivere nella lingua dell'altro. La Letteratura degli Immigrati in Italia (1989-2007)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010, p. 24.
11. Voir Brigitte Le Gouez, « Identikit dello straniero extracomunitario nella narrativa italiana degli ultimi vent'anni: come aggirare lo stereotipo? », *Narrativa*, n° 28, 2006, p. 67-79 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/narrativa.2448.

appartenant à des bandes criminelles d'Orient, d'Europe de l'Est ou d'Afrique du Nord. La figure de l'immigré perd l'épaisseur humaine conférée par les premiers auteurs et retrouve les caractères négatifs, souvent stéréotypés, des faits divers. Puis, avec les récits d'Andrea Camilleri, au début des années 2000, apparaissent des figures d'étrangers contrastées[12], à la fois malfrats et victimes. Immigrés et autochtones appartiennent à une même communauté, dont les uns comme les autres en incarnent les meilleurs et les pires aspects[13].

Un troisième temps est celui de la publication d'œuvres d'auteurs issus de l'immigration auxquels les maisons d'édition adjoignent un co-auteur italien. Leurs récits sont autobiographiques et leur finalité vise à favoriser l'intégration des étrangers[14]. Ces récits s'adossent à des thématiques semblables : les raisons de l'exil, le voyage, la précarité de l'immigrant, les difficultés de l'insertion dans une société nouvelle, les rejets, l'emprise des stéréotypes, la quête d'un avenir meilleur. La fonction du co-auteur est essentielle, il s'agit d'italianiser tant la langue que les référents culturels des récits. Elle pose cependant la question peu approfondie du reconditionnement de la mémoire des étrangers pour l'accommoder aux goûts du lectorat italien[15].

Enfin, un quatrième temps, depuis les années deux mille, voit apparaître des fictions d'auteurs italophones issus de l'immigration. Ils mettent en scène la rencontre entre cultures différentes, la quête de papiers et la sortie de la clandestinité. C'est, par exemple, le cas d'Amara Lakhous qui, dans *Scontro di civiltà per un ascensore a piazza Vittorio* et *Divorzio all'islamica a viale Marconi*[16], représente la relation entre Italiens et étrangers sans se limiter au seul point de vue de l'étranger, ce qui lui permet de montrer qu'une communauté nationale multiculturelle émerge progressivement par l'apport des origines et des cultures de chacun, et d'insister sur la compréhension mutuelle que cet assemblage nécessite. Les immigrants sont décrits dans leur quotidien, insérés dans le tissu social italien. Sont abordées les questions des préjugés sociaux et religieux, du racisme, de la coexistence pacifique des différents groupes sociaux, de la perception de l'Islam dans un pays de matrice catholique (et de ses implications lorsqu'il s'agit de mariage ou de divorce de couples mixtes). C'est un filon littéraire qui retrouve des thématiques classiques tout en s'interrogeant sur les écarts de culture entre leur génération, la deuxième, et celle de leurs parents, sur la question de l'identité, donc sur la confrontation entre leur origine et le regard que

---

12. Voir par exemple Andrea Camilleri, *Il Giro di Boa*, Palerme, Sellerio, 2003 ou *Idem*, *L'altro capo del filo*, Palerme, Sellerio, 2016.
13. Evelina Santangelo, Erri De Luca, Carmine Abate suivront Camilleri sur cette voie.
14. Par exemple Mohamed Bouchane, *Chiamatemi Alì*, Carla De Girolamo (éd.), Daniele Miccione(éd.), Milan, Leonardo, 1991 ; Mario Fortunato, Salah Methnani, *Immigrato*, Milan, Bompiani, 1990 ; Pap Khouma, Oreste Pivetta, *Io Venditore di Elefanti*, Milan, Baldini e Castoldi, 2016.
15. Voir par exemple Daniele Comberiati, *Scrivere nella lingua dell'altro*, *op. cit.*, p. 51 sq. ; Nicolas Violle, « Écrire à quatre mains, une caution pour rendre visible l'invisible ? », *Résonnances*, n° 20, *De l'invisibilité à la visibilité : Représentations des marges diasporiques*, 2020 [2023], p. 129-152.
16. Amara Lakhous, *Scontro di civiltà per un ascensore a piazza Vittorio* et *Idem, Divorzio all'islamica a viale Marconi*, Rome, Edizioni e/o, 2006 et 2010.

portent sur eux les Italiens de toujours. Ces auteurs sondent ce qui leur permettrait d'être perçus comme des Italiens à part entière, c'est-à-dire comme des membres de plein droit de la communauté nationale dans laquelle ils vivent et à laquelle ils se sentent appartenir puisqu'ils en possèdent les codes culturels. Ces récits s'adossent à un ensemble d'interactions quotidiennes qui sont autant de métaphores des questions posées par les problématiques de l'intégration à une communauté nationale qui n'est pas unidirectionnelle (immigrés et autochtones doivent interagir pour qu'elle fonctionne). Or, ce questionnement est d'autant plus intéressant que, longtemps, les Italiens se sont définis comme liés à leurs cités (campanilisme) et à leur région avant de s'envisager comme les membres d'une communauté nationale.

Le corps et sa couleur comme entraves au désir de communauté

Les récits les plus récents s'arrêtent sur les freins à l'intégration et ce qui entrave l'édification d'une communauté nationale. C'est le cas des récits de deux jeunes femmes de la deuxième génération, l'une arrivée enfant, l'autre née en Italie. Toutes deux ont en commun de ne produire ni un roman ni un témoignage, mais une réflexion dont le point de départ est la prise en compte de la couleur du corps de l'autre en Italie comme marqueur d'une différence inaliénable.

Le point de départ de *L'unica persona nera nella stanza*, le livre de la journaliste Nadeesha Uyangoda, d'origine srilankaise arrivée en Italie à l'âge de six ans, est un article[17] où elle exprime sa frustration lorsque, à plusieurs reprises, elle était la seule personne noire dans une salle pleine de Blancs, sa présence servant de « quota racial[18] » pour témoigner du racisme et de la discrimination. Son récit propose une réflexion sur le corps comme témoin d'une altérité subie et comme un frein à l'essor d'une communauté dans la mesure où il serait un marqueur de différence indélébile. Le corps renverrait à une perception de l'altérité, du caractère non autochtone. Le fil conducteur est la question raciale en Italie et son effet sur l'édification d'une communauté nationale. En neuf chapitres, autour de thématiques recouvrant les divers aspects de cette question (le concept d'esthétique, le colorisme, le féminisme, etc.) et de quelques notions clés (assimilation, intégration, événements historiques), elle décrit ce que signifie, pour une personne noire, vivre dans une société de Blancs. Sa réflexion est nourrie d'anecdotes personnelles.

Le titre du livre est la traduction italienne littérale de l'expression anglaise « *the only black person in the room* ». Il renvoie à la solitude, au silence, vécus par toute personne appartenant à une minorité ethnique en Italie, sans que la communauté nationale en ait conscience. L'auteure raconte de quelle manière elle s'est heurtée à

17. Nadeesha Dilshani Uyangoda, « L'unica persona nera nella stanza », *NOT*, 6 -06-2019 [En ligne] URL : https://not.neroeditions.com/archive/unica-persona-nera-nella-stanza [consulté le 23/7/2024].

18. Nadeesha Uyangoda, *L'Unica persona nera nella stanza,* Rome, 66Thand2nd, 2021, p. 15. Les traductions sont de l'auteur de l'article.

cet isolement alors qu'elle bénéficiait au détriment de la transmission de sa culture d'origine d'un véritable projet d'intégration familial organisé par sa mère[19], , qui passait par l'usage de la langue italienne en famille, ne pas se voir imposer une religion ou cuisiner des plats italiens. Un couple italien a accueilli la mère et la fille pour fonder une sorte de communauté familiale utile à l'entrée dans la communauté nationale. Ainsi, elle a vécu un véritable processus d'assimilation par lequel elle a effacé son identité d'origine pour affirmer ses caractéristiques d'Italienne : « mon expérience et mon point de vue ont été façonnés par les valeurs et la culture dominante dans lesquelles j'ai grandi[20] », affirme-t-elle.

La première fois qu'elle porte un sari, le vêtement typique des femmes srilankaises, c'est à la demande d'une éducatrice d'un centre aéré. Elle qui s'habille comme les Italiens a l'impression de s'être parée d'un atour d'une culture qui lui est étrangère, « une culture que je ne sentais pas mienne[21] », un déguisement pour singer une appartenance communautaire qui n'est pas la sienne mais à laquelle sa peau renvoie malgré elle. C'est le point de départ d'un questionnement sur la couleur de sa peau comme marqueur de ses origines ethniques et frein à son insertion dans la société italienne. Sa relation à la communauté italienne reste tributaire de cette caractéristique physique indélébile. Sa peau stimule la méfiance et fait fonction de membrane entre elle et les autres. Elle fixe son extranéité et détermine sa relation à la communauté dans laquelle elle vit, bien qu'elle ait été élevée comme un de ses membres. La couleur de sa peau est l'élément discriminant par définition :

> J'ai gratté autant que j'ai pu, mais la race est restée avec moi… à chaque fois j'enlevais quelque chose d'autre : j'avais arrêté de parler dans ma propre langue, mes bonnes manières à table étaient impeccablement occidentales, je ne mangeais rien avec mes mains, pas même la pizza, mon prénom avait été plié à la facilité de prononciation de quelqu'un d'autre, je lisais des livres sur des enfants blancs et je regardais des films avec des enfants encore plus blancs. J'étais la publicité parfaite pour un programme d'assimilation culturelle […] Mais la race continuait à me hanter […], à me définir[22].

Nadeesha Uyangoda engage ainsi un questionnement théorique sur la question du racisme et de la discrimination qu'elle rapporte à la situation italienne. Elle note que l'Italie est le pays d'un racisme inconscient[23], intériorisé, où de nombreux citoyens mènent une vie monocolore, entourés d'amis et de collègues blancs, rarement en interaction avec les Noirs ou d'autres étrangers et de manière superficielle lorsque cela arrive. Ce racisme est plutôt dû à un mélange de stéréotypes inculqués par la société, inconsciemment, qu'à la conviction de l'infériorité d'une race par rapport

19. Son père est décédé lorsqu'elle était en bas âge.
20. Nadeesha Uyangoda, *L'Unica persona nera nella stanza, op. cit.*, p. 94.
21. *Ibid.*, p. 43.
22. *Ibid.*, p. 18.
23. Elle utilise le terme « raciste inconscient ». *Ibid.*, p. 69.

à une autre, qui débouche sur des formes de racisme institutionnalisé. Le fait d'être italien devrait suffire à gommer les différences mais personne ne semble avoir pensé ce que cela signifiait, sinon de renvoyer au fait d'être blanc créant un binôme implicite : Italien = blanc. Dès lors, parler du racisme en Italie est extrêmement complexe parce que l'Italie reste sourde à l'idée de discrimination perpétrée contre les citoyens étrangers, en particulier ceux de la deuxième génération. Les Italiens en sont restés au mythe de l'« *Italiani brava gente* » qui veut que les Italiens ne soient pas racistes[24], ce que dément le couple qu'elle forme avec Giovanni, qui provoque étonnement et « incrédulité réservée à une combinaison inattendue[25] », même à Milan, ville cosmopolite. La souffrance que lui renvoie la couleur de sa peau perçue comme un signe d'extranéité est d'autant plus forte que son identification à la culture italienne est parfaite. Et même Giovanni lui avoue que s'il devait l'écouter les yeux fermés, il penserait qu'elle est blanche[26]. On mesure alors à quel point la couleur de sa peau déteint sur la perception de sa personnalité et de sa culture. Cette couleur est une étiquette qu'on lui accole et qui souligne l'incapacité de sa communauté d'adoption « à séparer la nationalité de la couleur de la peau[27] ». Cela va au-delà : les Italiens sont surpris de son athéisme dans un raccourci où sa peau noire fait d'elle une musulmane (ignorant que les Srilankais sont surtout bouddhistes). Elle vit donc le paradoxe de ne plus se sentir membre de sa communauté d'origine et de ne pas se sentir acceptée par la communauté italienne dans laquelle elle se reconnaît pleinement : « Je commençais à comprendre que les Blancs qui peuplaient mon quotidien ne me considéraient pas comme l'une d'entre eux[28] ».

Elle impute cette réaction de division aux médias, aux institutions et aux cercles culturels italiens qui ne favorisent pas l'essor d'un sentiment d'appartenance à la communauté nationale italienne affranchi d'un regard sur l'autre :

> En Italie, les rares fois où nous voyons des personnes de couleur dans les médias, nous pouvons être sûrs que leur présence est due au sujet qui sera traité dans ce studio de télévision. Avez-vous déjà allumé la télévision, la radio ou ouvert un journal pour voir, entendre ou lire une personne noire présenter – que sais-je – une émission de voyage ou qui commente la nouvelle loi de finances ? Non ? En fait, presque toujours, quand ça va bien, on les voit parler de racisme, d'immigration et de Salvini. Quand ça va mal, elles ne sont pas du tout représentées[29].

Les Noirs, en somme, n'existent qu'en tant qu'objet de discours et jamais en tant que sujet. Leur visibilité dans les organes publics est de l'ordre de l'exploitation dit-elle

---

24. Ce qui commence à être déconstruit, voir Angelo Del Boca, *Italiani brava gente ?*, Vicence, Neri Pozza, 2005.
25. Nadeesha Uyangoda, *L'Unica persona nera nella stanza, op. cit.*, p. 24.
26. *Ibid.*, p. 30.
27. *Ibid.*, p. 22.
28. *Ibid.*, p. 78.
29. *Ibid.*, p. 91.

en l'illustrant par le concept du tokénisme qui renvoie à la pratique américaine de l'effort minimal réalisé par la société pour qu'elle paraisse inclusive[30]. Elle montre que ce système ne fait que creuser le fossé entre le fait d'être noir et le fait d'être italien, par le biais par exemple des nombreux reportages qui montrent l'immigré comme celui qui arrive dans une embarcation de fortune, pauvre, sans titre de séjour, bientôt clandestin ; ce qui complique, voire rend impossible, toute pacification sociale et toute possibilité de construire ensemble une communauté nationale puisque jamais on ne s'arrête sur tous ceux qui vivent en Italie depuis deux, bientôt trois générations, et contribuent largement à l'essor de la société italienne au point de représenter, pour plusieurs économistes, l'avenir d'un pays dont la chute constante de la démographie est une préoccupation.

L'attention que Nadeesha Uyangoda porte à la couleur de sa peau, le filtre perceptif dont elle ne peut se défaire (elle ne le voudrait pas puisque c'est elle), focalisent la violence psychologique subie par les immigrés et leurs enfants devant le message que la société leur renvoie, disant l'impossibilité d'être considérés comme membres de la communauté nationale de leur pays d'accueil. Nadeesha Uyangoda cerne bien que cette discrimination est plus ou moins consciente et ancrée sur la conviction « qu'un Noir ne peut pas être italien[31] ». C'est ce qui oriente sa réflexion sur la difficulté qu'une personne de couleur éprouve à se sentir intégrée dans la communauté italienne par la force du binôme ethnicité-nationalité[32]. Cela n'entame pas sa conviction de se définir comme une Italienne « parce qu'une grande partie de ce qu'[elle est] est synthétisée dans cet adjectif[33] » et sa volonté d'affirmer que la couleur de la peau et les origines ne nous définissent pas à eux seuls, rendant tangible la perception d'une communauté nationale fondée sur une pratique culturelle et linguistique solide.

Cette réflexion est opportunément complétée par Oiza Queens Day Obasuyi dans *Corpi estranei*[34]. Elle aussi appartient à la deuxième génération d'immigrants en Italie (elle est née et a grandi à Ancône ; elle est diplômée d'un master de l'université de Macerata). Dans cet ouvrage, l'analyse de la représentation du corps lui permet de déconstruire le racisme en Italie. Les « corps étrangers » dont elle parle sont des corps noirs, des métaphores de l'immigration, autant d'éléments extérieurs introduits dans le corps social qui figure la communauté vivante. Son fil conducteur vise à se demander comment ces « corps étrangers » sont perçus par ce qui fait l'identité communautaire des Italiens. Sa réponse tient en trois temps : la colonisation des corps noirs, leur déshumanisation et leur décolonisation.

Elle revisite l'histoire coloniale italienne faite d'ethnocentrisme et d'eurocentrisme où la conquête territoriale colonise les corps par leur exotisation et la décivilisation

---

30. Le *token* est le sujet inséré dans des groupes sociaux représentatifs de la communauté nationale pour représenter les minorités ethniques et figurer la diversité.
31. Nadeesha Uyangoda, *L'Unica persona nera nella stanza, op. cit.*, p. 83.
32. *Ibid.*, p. 59.
33. *Ibid.*, p. 73.
34. Oiza Queens Day Obasuyi, *Corpi estranei*, Gallarate, People, 2020.

des Africains (avant même de basculer vers une société raciste avec le « Manifeste de la race » de novembre 1938[35]). Elle s'arrête ensuite sur la déshumanisation des corps noirs, expliquant que celle-ci est particulièrement tributaire de la télévision. Elle prend l'exemple d'une des premières actrices à succès noires, Zeudi Araya, d'origine érythréenne, qui, de 1972 à 1979, joue dans cinq films différents, diffusés à la télévision, où elle interprète systématiquement des rôles de femmes dont la peau et la beauté envoûtent les hommes, et représentent une tentation charnelle, souvent étrangère (*Il corpo* de Luigi Scattini, 1974), parfois prostituée (*Tesoromio* de Giulio Paradisi, 1979 ; Lorena Cesarini dans la série *Suburra* de Daniele Cesarano et Barbara Petronio, 2017-2020) ou sauvage (*Il Signor Robinson, Mostruosa storia d'amore e di avventura* de Sergio Corbucci, 1976), des personnages dont le point commun est d'incarner le désir sexuel. L'image télévisée du corps des hommes noirs renvoie une image toute différente : ils sont longtemps réduits à des rôles insignifiants de faire-valoir, d'où émanent le stéréotype raciste d'une faible intelligence[36], celui de la proximité du monde animal[37] où la déshumanisation et le grotesque sont évidents. L'auteure montre également le rôle prépondérant de la publicité dans la diffusion de ce racisme rampant[38]. À l'époque où l'Italie est devenue multiculturelle, où de nombreux jeunes Italiens ne sont pas blancs de peau, cela apparaît comme la mise en scène d'un déterminisme social avéré conduisant les non-Blancs à n'occuper que certaines fonctions. Ceci annihile toute possibilité de forger une communauté nationale harmonieuse où les non-Blancs pourraient jouer toute leur part.

Dans un troisième temps, elle s'arrête sur les questions de ses contemporains sur son pays d'origine, elle qui n'a jamais connu que l'Italie (ses parents viennent du Nigeria). Comme c'était le cas pour Nadeesha Uyangoda, la couleur de sa peau est le marqueur d'une origine étrangère qui est à l'opposé de son histoire. Cela l'amène à parler des concepts d'italianité et de citoyenneté, montrant que les débats sur ces sujets répandent des ferments de division dans la communauté nationale, en insistant sur les racines culturelles de chacun et laissant entendre leurs dissemblances quand la couleur de la peau n'est pas la même, alors que ces concepts devaient rassembler autour du sentiment d'appartenance à la communauté nationale, et permettre de

---

35. Le « Manifesto della razza », publié le 15 juillet 1938 sous le titre « Le fascisme et le problème de la race » dans une relative indifférence, puis de nouveau le 5 août 1938 avec un écho bien plus fort, constitue le corps des lois raciales adoptées par le gouvernement fasciste italien sur le modèle nazi.

36. L'auteure cite le film *Grand Hotel Excelsior* de Castellano et Pipolo, 1982, où le groom de l'hôtel est un Noir qui parle un italien stéréotypé remplaçant les « p » et les « t » par des « b » et des d » assurant une fonction de comique de répétition. *Ibid*., p. 34

37. Elle mentionne le film *Fantozzi in paradiso* où le personnage Bongo n'apparaît presque jamais parce que son visage est semblable à celui d'un singe. *Ibid*., p. 34.

38. Oiza Queens Day Obasuyi mentionne celle des bonbons Tabù, en 1988, inspirée du Minstrel Show reprenant le modèle des *blackfaces*, une curieuse initiative à cette date où, depuis longtemps, la peinture appliquée sur le visage est un symbole de discrimination. Or elle montre que cela dure encore puisqu'on retrouve ces *Blackfaces* dans des programmes télévisés comme le « Tale e Quale show » de Carlo Conti (Rai Uno). *Ibid*., p. 36-37.

s'engager sur la voie d'une citoyenneté partagée[39]. Dans le langage public, la mise en valeur des différences complique l'édification d'une communauté nationale apaisée. La couleur de la peau agit comme un élément discriminant. Elle exclut a priori de la communauté même si culturellement on n'a pas d'autre appartenance. Cela conduit à laisser les autres décider que l'on est ou non italien, dans ce cas, à faire des sujets non blancs des corps étrangers dans un contexte insensible à sa propre évolution.

Elle conclut l'ouvrage par une réflexion sur la décolonisation des corps noirs en expliquant la difficulté de déconstruire le lien entre la couleur de la peau et l'origine. Elle note qu'en Italie la couleur de la peau est un critère qui définit une personne. Elle s'adosse sur la presse qui la met en avant dans ses titres/surtitres/sous-titres dans nombre de faits divers[40]. Cette stigmatisation assez classique en situation d'immigration porte en elle l'idée d'une infériorité génétique ou d'une prédisposition à la délinquance. Cela est bien connu et a fait l'objet, rappelle-t-elle, de l'analyse d'Angela Davis dans *Women, Race and Class*[41]. Elle insiste sur la nécessité d'éviter de criminaliser un groupe ethnique dans son ensemble, donc de prohiber les généralisations pour justifier le racisme.

L'auteure veut faire comprendre que la couleur de peau est déterminante pour la perception d'autrui dans des pays majoritairement blancs comme l'Italie. « Le racisme n'est pas un accident, c'est un écosystème[42] », fondé sur la racialisation des individus qui engendre des inégalités sociales. D'un questionnement fondé sur la couleur de la peau, on bascule vers une réflexion plus vaste où est abordée la question des droits civiques et celle du rapport entre la majorité et la minorité. Il y a là une interrogation sur la capacité de nos sociétés à favoriser une mobilité sociale ascendante essentielle pour créer une communauté nationale qui se reconnaît comme telle, par-delà les différences sociales et d'origine.

Quitter sa communauté

L'ouvrage de Sidy Lo, *Io Immigrato*[43] relève du récit de témoignage où l'auteur, un jeune Sénégalais, raconte son expérience de l'immigration à la première personne. Quoiqu'arrivé en Italie en 2016 sans parler italien, Sidy Lo a composé son livre sans co-auteur, ce qui reste une particularité pour ce type de témoignage (il explique à la fin de l'ouvrage avoir suivi des cours d'italien assidûment pour trouver un travail).

Le récit est assez simple et linéaire. Il se focalise sur les péripéties et les épreuves de la migration, depuis Dalifort (un bidonville de la banlieue de Dakar) jusqu'à l'arrivée en Sicile où s'arrête le récit. Divisé en huit chapitres, consacrés à la vie au Sénégal (les

39. C'est exactement le sens d'un message de Roberto Saviano sur Instagram le 19 mars 2023.
40. Voir par exemple Nadeesha Uyangoda, *L'Unica persona nera nella stanza, op. cit.*, p. 42.
41. *Ibid.*, p. 72. L'ouvrage d'Angela Davis a été publié en 1983.
42. C'est par cette citation, en français, d'Achille Mbembe que s'ouvre l'ouvrage. *Ibid.*, p. 5.
43. Sidy Lo, *Io Immigrato*, Marsciano, Bertoni Editore, 2019.

deux premiers) et aux étapes de son voyage (les six autres), entre 2012 et 2016, l'ouvrage relate la pérégrination à travers l'Afrique des candidats à l'immigration clandestine, les multiples épreuves qu'ils affrontent avant de renoncer, de mourir ou de réussir la traversée. L'intérêt du livre est de raconter l'étranger à travers ce long parcours, bien avant la confrontation avec les Européens. Avant de le voir comme un immigré ou un clandestin, on le découvre face aux incertitudes et aux dangers qui nourrissent ses réflexions sur le sens de l'existence et des affections humaines, où grandit un sentiment d'appartenance communautaire défini par des valeurs humaines. Bien avant l'Europe, les immigrants sont confrontés au racisme (successivement des Marocains, des Algériens, des Libyens) et à l'archaïsme (les relations sociales et amoureuses sont tributaires de l'appartenance à une classe sociale). Mais ces épreuves, les violences qu'il doit endurer, ne sont rien par rapport à la traversée et aux mafias des passeurs.

Pour notre réflexion, l'intérêt du récit est de ne pas limiter l'appartenance du protagoniste à une dimension nationale ou locale mais de voir prendre corps des communautés à chaque étape du parcours, chaque fois que le migrant arrête son voyage pour trouver les moyens de mieux le poursuivre (gagner de l'argent) ou bien lorsqu'il est confronté au danger (vol, menaces, prison, promesses non tenues). La communauté est ici d'abord une question de liens d'entraide avec toute une humanité africaine qui fuit les guerres, la famine et la pauvreté et partage l'espoir d'un avenir meilleur. Son appartenance, même éphémère, est essentielle. Il y a là une conception de la communauté mobile, elle est formée par des hommes en voyage, et immatérielle, elle repose sur des valeurs humanistes progressistes (le sort des femmes africaines, l'amélioration des conditions de vie locales par l'envoi d'argent), sensible aux injustices sociales (le riche esclavagiste, le patron qui ne rétribue pas suffisamment ses employés) et politiques (indépendance du peuple sahraoui, renversements politiques au Sénégal). Son appartenance est momentanée et intermittente, sa fréquentation est porteuse d'espérance[44]. Le récit met en exergue un communautarisme réparateur et hospitalier qui identifie autant de refuges permettant à l'immigré de franchir les étapes de son parcours migratoire et donc de quitter définitivement son espace d'origine. Mais une fois en Europe, commencera une nouvelle quête d'intégration et de mobilité sociale, l'immigré sera confronté à la question des papiers et au regard des autochtones, à la question de la couleur de la peau.

Plaidoyer pour une communauté culturelle englobante

Ces trois récits infléchissent certains des paradigmes de la littérature migrante italienne. Ils nous proposent une réflexion sur la communauté en se focalisant sur les difficultés de la mobilité sociale face au racisme et sur la force que donne l'appartenance à un groupe pour traverser des épreuves de l'intégration ou de l'immigration. Pour ce faire, ils montrent la nécessité de se reconnaître à travers l'autre, de forger ensemble un

44. Voir Sidy Lo, *Io Immigrato*, *op. cit*., chapitre 7.

rapport aux choses et aux événements, d'édifier un code culturel commun, de partager en somme des principes plus que des valeurs. La vision de la communauté qui transparaît est englobante à une époque qui valorise les micro-communautés (religieuses, linguistiques, liées par un intérêt particulier), encouragées par la vie numérique et l'appartenance à de multiples réseaux de communication virtuels où l'on présente le communautarisme comme une symbolique de l'appartenance, mais qui est fondée sur l'hétérogénéité et la ségrégation[45] conduisant au repli communautaire tant décrié par les pouvoirs publics, tremplin vers le partage ou des fractures.

Pour Nadeesha Uyangoda et Oiza Queens Day Obasuyi, la communauté désigne l'ensemble de la population du pays. C'est intéressant de la part de personnes d'origine étrangère qui sont souvent dépeintes comme facteurs de communautarisme. Sidy Lo montre en outre les aspects positifs de ce communautarisme mouvant, recomposable en fonction des aléas[46]. La communauté est ici *Gesellschaft* plutôt que *Gemeinschaft*[47]. On y perçoit la recherche d'un état social idéal évoqué dans la communication de Françoise Le Borgne. Ces auteurs questionnent la citoyenneté, définie par des règles et des devoirs s'appliquant à tous de la même manière, ce qui représente pour chaque individu la garantie d'un traitement de droit commun[48]. Cette aspiration met en exergue l'antinomie entre l'individuel et l'universel et la capacité de la communauté à transformer les singularités en membres d'un ensemble plus vaste ou la singularité se dissout dans le quelconque d'où naît une solidarité caractérisée par la bienveillance et la considération parce qu'elle répond à des principes partagés[49]. De plus, ce désir de communauté procède d'une volonté de lien consenti par l'ensemble des membres de la communauté, une sorte d'acte qui engage chacun et dont le rejet affaiblirait la structure même de cet édifice et de ses institutions[50].

Nier la citoyenneté revient à nier l'appartenance à la communauté explique Roberto Saviano[51]. Dans le système italien la question de la citoyenneté soulève immanquablement la différence de traitement réservé aux immigrés et aux *oriundi*, les descendants d'émigrés : ces derniers sont considérés comme italiens, sans qu'ils en parlent la langue ou en possèdent la culture, par le simple fait que leurs ascendants sont italiens alors que les immigrés qui vivent en Italie, y ont grandi, en parlent la langue, en possèdent la culture, ne peuvent être considérés comme tels. On comprend alors

---

45. Laurent Amiotte-Suchet, Ivan Sainsaulieu et Monika Salzbrunn (dir.), *Faire communauté en société*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 24 et 55 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13533.
46. C'était déjà le cas de Mohammed Bouchane, voir Mohamed Bouchane, *Chiamatemi Alì, op. cit.*
47. Ferdinand Tönnies, Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure, Paris, Presses universitaires de France, 2010.
48. Gilles Néra, *La Communauté*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1960, p. 78-79.
49. Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil, « La librairie du XXIe siècle »1990, p. 15-16 et 24.
50. On retrouve cette thématique dans Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes II. Les Thibault. L'été 1914*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 530-531.
51. Sur son compte Instagram, le 19-3-2023.

tout l'intérêt de ces réflexions issues du regard sur le corps. Se fondant sur l'essence de l'être, elles montrent l'importance d'estomper l'identité biographique au profit de la mise en valeur d'une identité culturelle fondatrice et ciment de cette communauté qui émane non pas de la somme des différences mais du partage de ce qui est commun. C'est à ce prix qu'on peut cultiver le sentiment d'appartenance avec une collectivité qui existe de fait et qui définit l'identité[52]. Appartenir à la communauté, c'est se retrouver dans le « nous » au lieu de s'éprouver face à « eux » comme l'autre, celui qui désigne l'autre, celui qui est en dehors de la communauté. D'où l'importance de construire un regard sur la couleur de la peau prenant en compte l'altérité, pour que s'établissent des liens moraux à même de produire un ordre social apaisé, homogène, cohérent (Tönnies).

Pour ces auteurs, la communauté ne peut se réduire au produit de nos appartenances et de nos interactions quotidiennes[53]. Leur expérience de l'intégration les conforte dans la recherche de ce qui est commun. À l'heure de la société post-industrielle, leur quête de communauté met en valeur un « lieu où les identités personnelles et collectives sont formées et constituées, où elles sont reconnues, confirmées, nourries et transformées[54] ». Ils aspirent à une communauté nationale qui serait le creuset d'une communauté morale (une même vision du bien), d'une communauté culturelle et d'une communauté politique (définie par le droit). Forger cette communauté garante d'un regard apaisé sur l'autre passe par la définition d'attitudes communes, d'un vocabulaire, d'un discours et d'un fond commun de pratiques et d'actions.

---

52. Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient*, *op. cit*., p. 87.

53. Définies sur la base relativement homogène de nos rencontres et de nos pratiques ; communes, locales et répétitives. Voir Laurent Amiotte-Suchet, Ivan Sainsaulieu et Monika Salzbrunn (dir.), *Faire communauté en société*, *op. cit*., p. 33-34.

54. Francesco Viola, *Identità e comunità*, Milan, Vita e Pensiero, 1999 .